

tions terrestres, et, n'ayant pas la vérité divine comme aliment de leur esprit, ils se débattent avec plus de fièvre dans le domaine de la science humaine.

Sans compter qu'une raison moins honorable intervient.

Il y a parti pris de la part de l'incrédulité, à l'égard du dogme ; mais, naturellement, ce parti pris serait heureux de devenir science, et science indiscutée. Et alors on travaille, on fait des recherches — dans les domaines de la science et de l'histoire, pour détrôner la vérité chrétienne ; dans les domaines sociaux, pour la remplacer. De là ces grands mouvements qu'il est bien impossible de méconnaître, mais dont nous ne pouvons, nous catholiques, nous désintéresser.

Il faut nous y mêler, au contraire, pour les diriger, pour les empêcher de monter à l'assaut de nos positions et pour profiter, d'autre part, du travail accompli, dans la mesure où il peut servir au bien.

Or tout cela est commencé, Messieurs, tout cela s'agite et cherche à s'épanouir plus largement parmi la jeunesse catholique, et le jour n'est pas loin — cette espérance me fait palpiter l'âme — où il en sortira une rénovation intellectuelle et une action sociale du catholicisme qui n'aura pas eu de pareille dans le monde,

pourvu seulement que Dieu nous aide, et que nous consentions, de notre part, à aider Dieu.

Aider Dieu ! l'expression est hardie, mais elle est de saint Paul : *Dei adjutores*.

Dieu n'a pas besoin de nous ; mais il veut de nous. Pour notre honneur et pour notre bénéfice, il veut que son œuvre se fasse par nous, et puisqu'il le veut, cela devient un devoir.

Mais, sous quelle forme, encore, accomplir ce devoir ?

Ici, Messieurs, je ferai comme les fils de chevaliers du moyen âge, qui abaissaient leur lance, au tournoi, en face de leur père.

C'est à vous, Monseigneur, que l'initiative appartient ici, et demain, je le sais, comme naguère, d'ailleurs, dans ce beau Congrès de la jeunesse catholique que vous avez fait si brillant et si réconfortant, demain, dis-je, on cherchera des solutions, on se demandera ce qui peut être fait, en même temps que ce qui a été fait, dans ce diocèse.

Pour moi, Messieurs, du point où je me trouve placé, je ne puis guère vous dire qu'une chose : Ayez l'esprit d'apostolat. Ayez le désir du bien et de sa diffusion autour de vous, et après cela, observez, et faites ce que vous soufflera votre zèle.

Vous savez parler ? Parlez ; les occasions n'en manquent pas, aujourd'hui, et quand elles manquent, on les fait naître !

Vous savez écrire ? Ecrivez. Vous avez la revue, le livre, le journal. Je vous dirai franchement que je ne pense pas grand'chose de bon du journal, tel qu'il se traite d'ordinaire ; mais vous pouvez pour votre part me faire mentir, je ne demande certes pas mieux, et faire que « le seigneur journalisme et ses pantalonnades », comme disait Musset, devienne entre vos mains chrétiennes un instrument de vérité.

Vous ne pouvez rien de tout cela ? Mais vous pouvez vous associer pour l'action à ceux qui pensent comme vous et qui veulent agir comme vous. Les groupes ne manquent pas où l'on peut se rendre utile, employer ses ressources et son dévouement.

Vous le savez, vous, jeunes gens de la *Conférence Saint-Thomas-d'Aquin*, qui avez su provoquer dans votre ville un mouvement intellectuel si intense et si chrétien.

Laissez-moi vous féliciter de ce que vous avez fait ; laissez-moi espérer que vous ferez plus encore. Vous êtes l'avenir, vous. Faites-nous cet avenir fécond, généreux, enthousiaste. Ne soyez pas des gémissieurs. Ne soyez pas des contempteurs du siècle, de ceux qui jettent l'ana-

thème, qui crient toujours à bas quelqu'un ou à bas quelque chose, et qui se figurent qu'on construit en démolissant. C'est le contraire qui est vrai, Messieurs, on démolit en construisant. On supprime le mal en mettant le bien à la place.

Regardez la nature. Est-ce que la nature détruit quelque chose ? Est-ce qu'elle détruit pour détruire ? Jamais ! Dans la nature, la mort est un accident de la vie. La nature veut la vie ; elle y pousse avec une ardeur qui ressemble à de la frénésie, et c'est cette ardeur pour la vie qui la rend indifférente à la destruction de ce qui l'entrave !

Pour ses recommencements inépuisables, il lui faut la matière, et elle la prend où elle le peut, fallût-il pour cela sacrifier la création la plus sublime ; mais sa poussée est vers la vie ; sa volonté est une volonté de faire vivre, ce n'est pas un idéal de dissolution.

C'est notre modèle, Messieurs. Arrière les ouvriers de destructions ! Arrière les gémissieurs, ceux qui se contentent de dire d'un ton navré : L'ennemi est ici, ou il est là, et voilà ce qui nous gêne, et voilà ce qui nous tue ! Bravo plutôt à ceux qui disent : Voilà ce qu'il faut faire, voilà ce qu'il faut remplacer ou ce qu'il faut promouvoir !

Eh ! je sais bien que si un obstacle est sur la

route, il faut le renverser, et pour le renverser combattre ; mais ne voyez-vous pas la différence entre l'homme qui renverse une barrière d'un coup d'épaule parce qu'il veut passer et faire sa route, et l'homme qui n'a pas de route, mais qui bataille d'un air chagrin ?

Ne soyez pas de ceux-là, mes amis. Soyez des hommes de désir, et non pas des hommes de regret. Regardez devant vous, et non point en arrière. Ce siècle en vaut un autre, croyez-moi, et il dépend de vous de faire que celui qui commence soit meilleur. Travaillez-y, et ne vous endormez pas. Il en est qui s'intitulent conservateurs, et c'est leur droit ; respectez-les ; mais souvenez-vous que celui qui produit est supérieur à celui qui conserve. Ce qui vraiment conserve, c'est le progrès ; l'immobilité dite conservatrice, c'est la dissolution et la mort.

Vous serez, vous, des hommes de progrès, et le progrès viendra, s'il plaît à Dieu.

Et vous, Messieurs de la maîtrise de Saint-Gervais, que j'ai rencontrés plus d'une fois déjà sur ma route d'apôtre, vous me permettrez bien de marquer votre rang dans l'action chrétienne.

Vous êtes, vous, les hommes de l'idéal, et Dieu sait si nous avons besoin d'idéal, nous, hommes du dix-neuvième siècle, qu'envahissent tant de plates ou hideuses réalités ! Mais vous n'êtes pas les hommes d'un idéal quelconque ;

vous ne vous contentez pas de cette ardeur, si belle déjà, qui met le cœur en feu et fait jaillir du front des étincelles. Ce qu'il vous faut, c'est l'idéal chrétien. Je vous en félicite, Messieurs. Seulement, laissez-moi vous le dire avec une liberté d'apôtre : que cet idéal soit toujours pour vous, comme il l'est aujourd'hui, un idéal d'action et de rénovation pratique et viable. Si vous n'étiez que des archéologues, je ne serais pas avec vous. L'archéologie est la science de ce qui est mort, et nous avons besoin de vivre.

Assurément, je ne méprise rien de ce que les hommes font ; l'archéologie a sa place comme le reste ; mais, grand Dieu ! comme ses registres poudreux me font sourire, quand je viens d'entendre ou de voir une œuvre d'âme, une œuvre sincère et adaptée à son milieu, en un mot une œuvre de vie.

Vous, Messieurs, vous êtes animés, je le sais, de cet esprit. Vous ne cherchez pas dans le passé des échantillons, mais des exemples. Vous nous dites, en nous restituant les grandes œuvres des siècles passés : Voyez comme on parlait, dans les âges de foi ! Voyez comme on était grand ; voyez comme on était sincère ; voyez comme l'art était un cri vers Dieu ! Et vous concluez : Faites de même, artistes, nos frères ! Ne soyez pas Palestrina : Palestrina est mort et ne reviendra plus ; mais soyez vous-mêmes,

avec une âme comme celle de Palestrina, une âme comme celle de ces vieux maîtres qu'on a pendant une heure tant méconnus.

Voilà ce que vous nous dites, Messieurs, et la leçon est belle, et la religion, comme la France, vous en remercie.

Mais enfin, Messieurs, nous ne sommes pas tous des artistes. Nous ne sommes pas tous non plus des hommes de parole, des hommes de plume, des hommes d'action. Beaucoup d'entre nous, le plus grand nombre peut-être, sont pris tout entiers par la vie, cette vie inexorable dont les rouages nous entraînent et nous roulent. Or, à ceux-là je dois une parole, et je leur dis : Vous aussi, vous pouvez quelque chose pour le bien.

Vous pouvez vous montrer ! Et si vous saviez comme c'est beaucoup, de se montrer ! Si vous saviez comme la peur favorise chez nous le travail des incrédules !

Que de gens ne demanderaient pas mieux que de fréquenter Dieu ! Seulement, Dieu est pour eux comme un de ces parents pauvres qu'on redoute de rencontrer dans le monde, et qu'on néglige, de peur d'être humilié.

Et, chose étrange, les plus vaillants sont accessibles à cette faiblesse ! « On affronte la mitraille, disait Victor Hugo ; on affronte l'ouragan. et l'on recule devant Madame Pimbêche. »

Il y a là, Messieurs, une résolution à prendre, et vous ne soupçonnez pas quel bien vous pouvez faire autour de vous par cette simple attitude.

Quand les oiseaux sont dans les arbres, au printemps, et qu'ils gazouillent à qui mieux mieux, il suffit qu'on frappe dans les mains pour qu'aussitôt le silence règne. Puis, au bout d'un instant, le plus hardi de la bande pousse un petit cri, quelques autres le suivent, et le concert reprend. Quelque chose de semblable, Messieurs, s'est passé dans la société contemporaine. L'incrédulité a frappé dans ses mains, et le silence s'est fait dans le camp catholique. Soyez l'oiseau hardi qui reprend la chanson, la vieille chanson toujours nouvelle.

Montrez donc ce que vous êtes. Dites donc tout haut ce que vous êtes tout bas. Pas de drapeau dans vos poches, Messieurs ! Le drapeau craint les plis, il veut flotter au vent des balles.

Soyez donc des vaillants, et vous donnerez courage au troupeau, qui ne demande qu'à suivre.

Quelqu'un a dit : « On ne résiste pas à la puissance de la crécelle. » Mais si la crécelle était aux mains des hommes de vérité ? Et pourquoi ne la prendriez-vous pas, vous qui êtes aujourd'hui ou qui serez demain les hommes de vérité ?

A chacun son tour, dites donc ! On a certes assez fait de tapage contre nous ! On a assez ri

à nos dépens ! Nous pourrions bien, je ne dis pas rire à notre tour, cela ne convient pas ; mais nous pouvons parler, et parler haut, et dire leur fait aux prophètes d'erreur qui ont tenu en laisse trop longtemps la société contemporaine.

C'est pourquoi je vous dis : N'ayez pas peur de porter la main sur les hommes. Discrètement, charitablement : vous n'avez pas le droit de vous imposer à personne ; mais vous pouvez agir sur quiconque.

Et je vous dis : Si votre foi est forte, n'ayez pas peur de côtoyer les incrédules. Si Jésus n'avait fréquenté que les justes, que seraient devenus les pécheurs ? Seulement, que votre lumière n'affronte pas la nuit pour s'y éteindre elle-même ; qu'elle y apporte le jour, et grandisse !

Défendez votre religion, démasquez les sophismes, traquez l'ignorance et le parti pris. Soyez respectueux des hommes ; soyez pleins de sympathie pour les hommes, car l'homme qu'on respecte est déjà rallié, et l'homme qu'on aime est déjà vaincu ; mais pour les doctrines, les doctrines perverses, soyez sans pitié et sans miséricorde.

Ne soyez pas des dilettantes. Le dilettante est odieux ; car le mal et le bien ont pour lui une valeur égale ; car, au lieu de ces haines vigoureuses dont parle le poète, il n'a que de fins sourires qu'il distribue à tout venant, et je dis

que cette attitude est lâche. Il faut haïr le mal avec la même vigueur qu'on aime le bien.

Si vous êtes ainsi, je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'il faut faire, c'est votre cœur qui vous le dira, et je n'ai pas peur que votre action soit nulle.

Enfin, et pour le coup je m'adresse à tous : hommes, femmes, enfants, ignorants, savants, forts ou faibles, il y a une arme que nous pouvons employer tous, et qui est au fond la plus efficace de toutes : la prière.

Ne vous étonnez pas, Messieurs ! Quoi qu'en pensent l'orgueil et la présomption des hommes, les vrais apôtres sont ceux qui prient.

La parole glisse souvent sur le cœur où elle tombe ; l'action ne produit pas toujours les résultats qu'on en attend ; les procédés les plus délicats sont incompris et les exemples méconnus : la prière va toujours au but ; car c'est vers le cœur de Dieu qu'elle se dirige, et rien de ce qu'on y lance n'en est jamais retombé.

Qu'est-ce que peuvent nous faire, si Dieu est avec nous, la résistance des hommes, le choc des événements, la colère tempétueuse des hasards qui semblent s'acharner contre nous ? Dieu est le maître des hommes et des événements, et les hasards sont sous la loi de sa providence.

Or, il entre dans les desseins de cette Providence que nos désirs et nos prières lui ravissent

cette grâce qui est indispensable à l'éclosion de la foi : n'opposons pas à ce vouloir divin notre inertie ou nos résistances. Faisons monter vers le ciel des appels véhéments pour le salut de toutes les âmes, et Dieu seul peut savoir quels fruits aura produits un jour cet apostolat.

En tout cas, Messieurs, nous aurons payé ainsi ce que nous devons à Dieu, à Jésus-Christ qui a payé, lui, de son sang, ces âmes que l'incrédulité nous arrache. Nous aurons accompli enfin notre devoir à l'égard de ces deux sociétés dont nous sommes les soldats : la sainte Eglise et la Patrie.

Si demain on nous annonçait que la France est envahie, qu'une rude bataille a été livrée et que des milliers de blessés gisent sur le sol, nous croirions-nous quittes envers eux et envers la patrie après les avoir plaints au fond de notre âme ? Non pas ! Nous voudrions faire autre chose. Nous commencerions par implorer le ciel avec larmes en faveur de notre pays, et puis chacun se mettrait à l'œuvre. Les hommes courraient aux armes ou donneraient de bon cœur leur argent pour soutenir la lutte. Vous, Mesdames, vous voudriez faire de la charpie pour les blessures, et comme ces paysannes de France dont parlait Du Guesclin captif, vous voudriez filer votre quenouille pour la patrie et ses enfants.

Or, Messieurs, le cas n'est pas chimérique, je vous assure. La guerre est déclarée dans le monde. « Je ne suis pas venu, s'écriait Jésus-Christ, pour apporter la paix ; je suis venu dans le monde pour y jeter le glaive. » Il y a bataille et il y a blessures. Et vous y pouvez quelque chose. Vous pouvez travailler par vos prières, par vos sacrifices, votre dévouement, votre action de tous les instants, par vos exemples, au triomphe des saintes causes.

Vous êtes soldats, vous aussi, vous êtes dans la mêlée, et en combattant pour les autres vous combattez pour vous ; car la cause commune est aussi votre cause ; car le ciel, qui ne connaît pas l'ingratitude, vous récompensera amplement de ce que vous aurez fait pour son service ; car, même en ce monde, le bien que vous aurez fait rejaira sur vous et vous purifiera.

Du feu qu'elle répand toute âme est consumée,
a dit un poète.

Exposez la vôtre à ce feu de la charité, et votre vie chrétienne grandira, comme une flamme qui s'élèvera jusqu'au ciel et qui réjouira le cœur de Dieu.

FIN

PARIS
IMPRIMERIE DE J. DUMOULIN
5, rue des Grands-Augustins, 5



B
·
S
C

011